



## Festival d'Avignon : entre France et Maghreb, deux fortes quêtes d'identité

« Points de non-retour (Quais de seine) » d'Alexandra Badea et « Final cut » de Myriam Saduis sont des pièces à l'affiche du Festival d'Avignon. L'une dans le In, l'autre dans le Off. À travers des histoires familiales entre deux pays, les deux spectacles passent par les massacres du 17 octobre 1961 à Paris. Des zones d'ombre où l'une se perd un peu et l'autre fait mouche.

Assise à une table en bois aux multiples tiroirs dont l'un est plus secret que les autres, l'actrice, autrice et metteuse en scène Myriam Saduis nous regarde. Elle est calme, déterminée. Elle est là pour nous raconter une histoire, la sienne et celle de sa famille franco-tunisienne. Elle le fait dans un désordre calculé tout en nous guidant avec des « retenez cela, j'y reviendrai tout à l'heure ». Son récit, non linéaire, est parfaitement structuré, y compris dans ses digressions. Elle aura attendu plus de quinze ans avant d'oser parler d'elle et des siens sur une scène. Un passage à l'acte nourri et rendu possible par une psychanalyse qui aura duré douze ans ? L'évocation des dernières séances – où Myriam Saduis joue à la fois l'analysée et l'analyste (avec une voix et un accent qui rappellent feu l'acteur Daniel Emilfork) – permettent au spectacle de se terminer sur une note drôle, point final d'une histoire qui ne l'est pas, drôle, celle d'une élucidation personnelle et familiale où l'Histoire tient le rôle de décor, de bande-son, de bande-image et d'éclairages.

### Quête autour d'un père

Myriam Saduis a un partenaire fantôme et omniprésent, sa mère (« merveilleuse et paranoïaque », résume-t-elle), et un autre, éphémère mais bien réel, l'acteur Pierre Verplancken, « j'y reviendrai tout à l'heure ». Et le père ? Il est où, le père ? Cette interrogation fonde le spectacle. Issue d'une famille de colons italiens vivant en Tunisie depuis le protectorat français, la future mère de Myriam tombe amoureuse d'un Tunisien, le jeune et forcément beau Béchir Saâdaoui. Sous la pression familiale mais pas seulement, le couple se sépare. Pire encore : le père disparaît des conversations, des albums photos, il devient un non-être, un non-dit. Myriam naît d'un père disparu jusqu'à son nom. Magie de la francisation autorisée par la loi, la petite Myriam Saâdaoui devient Myriam Saduis. Folie que celle de ces jeux troubles de double creusant le doute et la folie. Ainsi ces moments extraordinaires où l'actrice Myriam Saduis, au profit volontaire et à la voix affirmée, casse son corps et prend une tout autre voix sortie de ses entrailles, pour chanter des bouts de mélodie de Barbara (« Dis, quand reviendras-tu ? », par exemple) que lui fredonnait sa mère.

Tous ces faits intimes sont aussi le reflet et le relais de l'Histoire, celle qui lie et délie deux pays, la France et la Tunisie, un mariage forcé, celui-là, un jeu de dupes entre la colonisation menée des « races élues » et le rouge aux lèvres de la civilisation apportée aux « races inférieures » alias métèques et autres bicots ou bougnoules avec citation terrifiante de Jules Ferry sortie d'un des tiroirs de la table. Chaque ouverture de tiroir est une flèche acérée. Ce que contient le dernier donne son titre au spectacle : *Final cut*. Je n'en dirai rien, bien sûr.

### Née l'année du 17 octobre 1961

Exemple type de la façon dont Myriam Saduis agence son spectacle. « *Je suis née en France, en 1961. Et je n'ai découvert qu'à 40 ans dans quelles circonstances ma naissance a eu lieu* », dit-elle, assise à la table comme une conférencière ou un professeur d'histoire (fausse piste) en ouvrant son spectacle. Premier élément, l'année 1961 va convoquer les massacres du 17 octobre de cette année-là. La grande manifestation pacifiste des Algériens de France à Paris qui se terminera par un bain de sang : des centaines d'Algériens roués de coups, morts ou pas, jetés dans la Seine sur ordre du préfet Maurice Papon. Une page noire, dont la suite ne l'est pas moins, « retenez cela, j'y reviendrai tout à l'heure ». Deuxième élément : l'année 1961 convoque la bataille de Bizerte qui commença cette année-là, moment de tension entre la France et la Tunisie devenue indépendante depuis peu qui se soldera par des bombardements meurtriers de l'armée française. L'un des moments peu glorieux et même monstrueux de notre Histoire lui aussi mis entre parenthèses ou oublié du glorieux récit de notre Histoire Nationale cher au président français.

Troisième et dernier élément, le 17 octobre en appelle un autre, celui de l'année 1896 qui vit la création sur la scène du théâtre Alexandrinski à Saint-Petersbourg de *La Mouette* de Tchekhov. C'est là qu'intervient, à l'intérieur du monologue de Saduis, le premier duo avec Pierre Verplancken dans le rôle d'Arkadina, la mère de Constantin, et ce dernier (Saduis). La fameuse scène où le fils (Saduis donc) demande à la mère de lui refaire son pansement. Scène où l'on peut voir une mise en abîme du geste de *Final cut* : Myriam Saduis y refait le pansement de sa vie, le théâtre tenant le rôle de la bande Velpeau. Tout le spectacle est ainsi construit, monté peut-on dire, passant de l'intime à l'historique, de la quête à l'introspection, de la confession personnelle à la construction théâtrale. **Jean-Pierre Thibaudat**

***Final Cut* de Myriam Saduis, Théâtre de la Manufacture, 18h10 jusqu'au 25 juillet (sf les 11 et 12).**